

DIS-MOI
D'OÙ JE VIENS

Emily Giffin

DIS-MOI
D'OÙ JE VIENS

Traduit de l'américain (États-Unis)
par Maud Godoc

Michel
LAFON

DU MÊME AUTEUR :

Duo à trois, J'ai lu, 2004

Un bébé ? Non merci..., Presses de la Cité, 2008, J'ai lu, 2009

L'autre homme de ma vie, Presses de la Cité, 2009,

J'ai lu, 2011

Duo à quatre, J'ai lu, 2009

Prête-moi ton homme, Michel Lafon, 2011

Tu m'aimes toujours ?, Michel Lafon, 2012

Titre original : *Where We Belong*

© Emily Giffin, 2012

Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française.

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

*À Nancy LeCroy Mohler,
ma meilleure amie pour la vie.*

1

Marian

Je sais ce qu'on raconte à propos des secrets. J'ai tout entendu. On dit qu'ils peuvent vous hanter et vous gouverner. Empoisonner les relations et diviser les familles. Qu'au bout du compte, seule la vérité sera une libération. C'est peut-être le cas pour certaines personnes et certains secrets. Mais j'avais la conviction profonde d'être l'exception qui confirme la règle, et pas une seule fois je n'avais soufflé mot du mien à quiconque en presque vingt ans. Ni à mes amis les plus proches, pas même avec un verre dans le nez, ni à mon compagnon, Peter, dans nos moments les plus intimes. Mon père n'en savait rien, et je n'en discutais même pas avec ma mère, la seule personne au courant de toute l'histoire ; presque comme si, d'un accord tacite, nous avions fait vœu de silence, bien décidées à tourner la page. Je n'ai jamais oublié, pas un seul jour. Cependant, j'arrivais aussi, parfois, à me convaincre que le passé appartenait vraiment au passé.

J'aurais dû me méfier et prendre davantage au sérieux les mots à l'origine de tout, prononcés un soir de canicule, il y a si longtemps : *Tu auras beau courir, tu ne pourras pas te cacher.*

Mais ce soir-là, cette phrase et mon secret sont à mille lieues de mes préoccupations, tandis que Peter et moi flânons dans Bleecker Street à la suite d'un dîner tranquille chez Lupa, un de nos restaurants favoris à Manhattan. Après plusieurs fausses alertes, l'hiver semble fini pour de bon, et la bouteille de barolo que Peter a commandée réchauffe un peu plus encore la douce soirée printanière. C'est l'une des nombreuses qualités que j'admire chez lui, son goût raffiné, lié à sa ferme conviction que la vie est trop courte pour se contenter d'un vin ordinaire. Il est trop gentil et travailleur pour être considéré comme un snob ; et il fuit, parmi ses connaissances, les oisifs qui vivent de leurs rentes et n'ont, je le cite, « jamais rien fichu de leurs dix doigts » ; mais il est sans doute un élitiste qui a toujours fréquenté les milieux privilégiés et influents. Je ne suis pas mal à l'aise avec ce monde, même si je n'y vivais qu'en marge, avant que Peter ne m'entraîne dans son vortex de jets en propriété partagée, de yachts et de résidences secondaires à Nantucket et Saint-Barth.

– Ah ! Enfin, finie, la gadoue sur les trottoirs, dis-je, heureuse de porter des talons et un cardigan léger, après des mois d'après-ski disgracieux et d'anoraks aux allures de Bibendum.

– Je sais... *Quel soulagement*, murmure Peter en français, enveloppant mes épaules de son bras.

Il est peut-être le seul homme que je connaisse à pouvoir se permettre des réflexions en français sans paraître insupportablement prétentieux ; sans doute parce qu'il a passé la plus grande partie de son enfance à Paris, lui qui est fils d'un mannequin français et d'un diplomate américain. Même après son installation aux États-Unis à l'âge de douze ans, il ne devait parler que le français à la maison, d'où son accent aussi irréprochable que ses manières.

Avec un sourire, je blottis ma joue contre sa large épaule, tandis qu'il me plante un baiser sur le sommet du crâne.

– Et maintenant, où va-t-on, Champ' ?

Il m'avait trouvé ce sobriquet à notre troisième rendez-vous, à la suite d'une partie de Scrabble controversée lors de laquelle je l'avais battu, avant de remettre le couvert une deuxième fois, puis de l'achever avec la belle, sans cesser de jubiler du début à la fin. J'avais ri de ma victoire et commis l'erreur fatale de lui confier que le chien de mon enfance, un labrador chocolat aveugle et boiteux, s'appelait Champ', d'où ce petit nom affectueux dont il m'affubla. « Marian » fut vite relégué à un usage en société, aux élans de passion et à nos rares disputes.

– Un dessert ? je suggère, tandis que nous tournons au coin de la rue.

Cupcakes de Magnolia ou cannolis de Rocco ? Nous finissons par décider que nous n'avons plus faim ni pour les uns ni pour les autres, et poursuivons notre balade dans un agréable silence, passant devant les cafés et les bars au milieu de la foule réjouie qui arpente les trottoirs du Village. Soudain, sans doute sous l'effet du vin et du beau temps, combiné aux effluves épicés de son eau de Cologne, je me prends moi-même au dépourvu et lâche à brûle-pourpoint :

– Et si on se mariait ?

À trente-six ans, et après une relation de presque deux ans avec Peter, cette question me trotte dans la tête, et c'est le jeu de devinettes favori de mes amies. Mais ce soir, c'est la première fois que j'aborde la question frontalement avec lui. Je regrette aussitôt mon écart de discipline et m'arme pour une réponse qui risque de ne pas me satisfaire. Comme je le redoutais, l'ambiance se refroidit aussitôt et son bras se raidit sur mes épaules. Ce n'est pas forcément mauvais signe, je cherche à me rassurer. Peut-être juste un mauvais timing. Je vais jusqu'à imaginer qu'il pourrait avoir déjà acheté la bague – et qu'il m'en voudrait de lui avoir volé la vedette, d'où sa crispation.

– C'est sans importance, dis-je avec un rire forcé haut perché qui rend le moment encore plus gênant.

C'est comme essayer de revenir sur un « je t'aime », ou faire comme si une aventure d'un soir n'avait pas eu lieu. Impossible.

– Champ', dit-il avec un petit temps d'arrêt. Nous sommes si bien ensemble !

La remarque est gentille, prometteuse même, mais très loin de la réponse que j'attendais – et je ne peux résister à le lui faire savoir.

– Ce qui signifie... quoi exactement ? *Statu quo ad vitam aeternam* ? Fonçons à la mairie ce soir même ? Un juste milieu entre les deux ?

Peter profite de mon ton badin pour prendre la question à la légère.

– Pourquoi pas les cupcakes, pour finir ? suggère-t-il.

Je reste de marbre et la vision d'un diamant taille émeraude dissimulé dans l'un de ses mocassins italiens s'évanouit comme par enchantement.

– Je plaisante, ajoute-t-il, m'attirant un peu plus contre lui. Peux-tu répéter la question ?

– Si on se mariait ? Nous deux ? Qu'en penses-tu ? L'idée ne te traverse jamais l'esprit ?

– Si... bien sûr...

Je sens venir un « mais », telle la pluie qui vous cingle le visage après un coup de tonnerre assourdissant.

Mes craintes étaient fondées.

– Mais mon divorce vient juste d'être prononcé, fait-il remarquer.

Encore une réponse qui n'engage à rien.

– D'accord, dis-je, vaincue, tandis qu'il regarde une vitrine plongée dans le noir, apparemment captivé par l'étalement d'articles de bureau et les stylos Montblanc.

Je prends note de lui en acheter un, ayant presque épuisé la liste des cadeaux à offrir à quelqu'un qui a déjà tout,

surtout un homme tel que Peter, si soucieux du détail. Boutons de manchette, gadgets électroniques, week-ends en maisons d'hôtes haut de gamme dans la campagne verdoyante de la Nouvelle-Angleterre. Et même une reproduction sur commande en LEGO d'un élan, l'une des mascottes officieuses du Darmouth College, son université adorée.

– Tu ne vis plus avec Robin depuis plus de *quatre* ans, me permets-je d'ajouter.

C'est une remarque que je m'autorise souvent, mais jamais dans ce contexte. Plutôt quand nous sortons avec d'autres couples, au cas où quelqu'un me verrait comme la méchante maîtresse qui a jeté son dévolu sur le mari d'une autre et lui a mis le grappin dessus. À la différence de certaines de mes amies qui semblent se spécialiser dans les hommes mariés, je n'ai jamais accepté une œillade ou un verre de la part d'un homme portant une alliance, tout comme, durant les années où je sortais avant Peter, j'avais une tolérance zéro envers les attitudes ambiguës, les petits jeux troubles, les phobies de l'engagement ou tout autre symptôme du syndrome de Peter Pan – apparemment, une épidémie, tout au moins à Manhattan. C'était en partie une question de principe et de respect de soi, mais aussi de pragmatisme, style guide de survie de la trentenaire. Je savais exactement ce que je voulais – *qui* je voulais – et j'étais convaincue de parvenir à mes fins grâce à mes seuls efforts et ma détermination, avec la même ténacité que celle avec laquelle j'avais bâti ma carrière à la télévision.

Cette route n'avait pas été plus facile. Mon diplôme de l'école du cinéma à l'université de New York en poche, je m'installai à L.A., où je débutai comme modeste assistante de production dans une éphémère sitcom pour ados sur Nickelodeon. Après dix-huit mois, passés à essayer de mémoriser correctement les commandes du déjeuner sans écrire un traître mot pour l'émission, je décrochai un poste de rédactrice dans un pool d'écriture pour une série dramatique

médicale – un boulot génial qui me permit d'apprendre beaucoup, d'étoffer sérieusement mon réseau et de gravir les échelons jusqu'au poste de chef scénariste. Mais je n'avais pas de vie, et la série ne m'intéressait pas vraiment. Au bout d'un moment, je pris donc le risque de quitter la sécurité d'une production à succès et revins à New York, où je m'installai dans un confortable appartement avec jardin à Park Slope. Pour payer les factures, je vendis quelques projets et décrochai des missions en freelance pour des séries existantes. Mon endroit favori pour écrire était un petit bar familial, Chez Aggie, animé par les chamailleries incessantes des quatre frères et propriétaires des lieux, pour la plupart déclenchées par leurs femmes et leur mère, une immigrée irlandaise. Je finis par laisser tomber mes autres projets et me mis à créer une bible de personnages. Et un jour, *South Second Street* était né (je transposai le bar du Brooklyn d'aujourd'hui au Philadelphie des années 1970). Il ne s'agissait pas d'un de ces concepts décoiffants qui envahissaient la télévision à l'époque. De la vieille école, j'étais persuadée de réussir à créer un univers captivant grâce à la solidité du scénario et des personnages – et non par de simples effets de mode qui n'étaient pour moi que de l'esbroufe. Mon agent croyait lui aussi en moi, et une guerre des enchères s'ensuivit. L'offre que j'acceptai n'était pas la mieux rémunérée (assez, cependant, pour me permettre de m'installer dans Manhattan), mais me garantissait davantage de liberté artistique. Et voilà. Mon rêve était devenu réalité. J'étais enfin productrice exécutive.

Une année de travail intense plus tard, je fis la connaissance de Peter. Bien avant de le rencontrer, mon milieu professionnel et les articles sur lui dans *Variety* – Peter Standish, l'estimé directeur exécutif débauché d'une autre chaîne, le sauveur en puissance chargé de renverser nos taux d'audience en berne et de donner un coup de jeune à notre image – m'avaient rendu son nom familier.

En tant que nouveau P-DG de la chaîne où je travaillais, il était théoriquement mon patron, autre tabou dans la liste des hommes avec qui je m'interdisais de sortir. Cependant, le matin où je tombai sur lui au Starbucks, dans le hall de notre immeuble, je m'accordai une exception, justifiant cette faiblesse par le fait que je n'étais pas sous son autorité directe – la directrice de la programmation s'intercalait entre nous dans l'organigramme hiérarchique. Et puis j'avais déjà un nom. *South Second Street* jouissait d'un succès honorable, une prouesse pour une série de mi-saison, si bien que personne ne pouvait m'accuser de me servir de Peter pour progresser plus vite ou relancer une carrière en perte de vitesse.

Bien sûr, à ce moment-là, alors que je me tenais derrière lui dans la queue, l'écoutant commander un « grand cappuccino avec double dose de mousse », ce scénario relevait encore de la pure fiction. Il ne portait pas d'alliance, détail que je remarquai immédiatement, mais me donna pourtant l'impression d'être indisponible lorsque je lui tapotai sur l'épaule, me présentai et lui souhaitai la bienvenue d'un ton allègre et professionnel. Je connaissais son âge par le communiqué de presse qui traînait encore dans mon bac à courrier – quarante-sept ans – mais avec ses cheveux bruns fournis, il paraissait plus jeune que je ne l'imaginai. Il était aussi plus grand et large de carrure. En fait, tout chez lui était à une échelle supérieure à la norme, y compris sa main sur le gobelet de son grand cappuccino avec double dose de mousse.

– Enchanté de faire votre connaissance, Marian, répondit-il avec une charmeuse mais sincère inclination de la tête.

Il se tut, le temps que je commande mon grand crème, et s'attarda même pendant que le barista préparait mon café, me félicitant pour les résultats de ma série.

– Bel audimat, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête avec modestie, m'efforçant de ne pas me focaliser sur la coupe élégante de son costume et la fossette de sa mâchoire carrée rasée de frais.

– Oui, nous avons de la chance jusqu'à présent. Mais nous pouvons encore améliorer notre audience... L'avez-vous déjà regardée ?

C'était audacieux de mettre son patron dans l'embarras. Je devinai la réponse à son temps d'hésitation et compris qu'il se demandait s'il devait admettre ou non n'avoir jamais vu ma série.

L'air penaud, il avoua la vérité.

– Mais je la regarderai ce soir, promis.

D'instinct, j'eus la conviction qu'il était un homme de parole – une réputation qu'il avait acquise dans un milieu grouillant d'opportunistes libidineux et égotistes.

– Vous savez au moins qu'elle passe le jeudi soir, dis-je, submergée par une attirance qui, comme je le réalisai soudain, n'était pas tout à fait unilatérale.

C'était le premier homme avec lequel le courant passait aussi bien depuis longtemps – tout au moins un parti aussi enviable sur le papier.

Le lendemain matin, à ma plus grande joie, nous arrivâmes de nouveau ensemble au Starbucks à sept heures cinquante, et je ne pus m'empêcher de me demander s'il avait calculé son coup. Comme moi.

– Alors, qu'en pensez-vous ? demandai-je avec une pointe de fausse timidité, ce qui n'était pas du tout mon style, surtout au travail. L'avez-vous regardée ?

– Oui. Et j'ai adoré, répondit-il avant de commander le même café que la veille, mais cette fois avec de la crème fouettée, preuve d'une certaine spontanéité.

Je le remerciai d'un sourire radieux.

– Une écriture dense. Et des acteurs formidables. Cette Angela Rivers, quelle bombe, n'est-ce pas ?

Il faisait référence à notre actrice vedette, une rouquine décalée pleine d'avenir que les critiques comparaient souvent à Lucille Ball. Durant le casting, j'avais pris le risque de la préférer à une star plus établie, une de mes décisions les plus judicieuses.

– Oui, approuvai-je, je vois un emmy se profiler pour elle à l'horizon.

Il prit note avec un hochement de tête appréciateur.

– Au fait, continua-t-il, un pétillement charmeur au fond des yeux, j'ai non seulement regardé l'épisode d'hier soir, mais aussi le pilote sur Internet. Et le reste de la première saison. Je dois donc vous remercier pour une nuit de moins de quatre heures de sommeil.

Je ris.

– Un espresso l'après-midi, suggérai-je, tandis que nous nous dirigeons d'un pas tranquille vers la rangée d'ascenseurs. C'est souverain contre les insomnies.

– Bonne idée, répondit-il avec un clin d'œil. Vers seize heures trente ?

Mon cœur s'emballa et je ne pus que faire bêtement oui de la tête. Je comptai les minutes jusqu'à seize heures trente ce jour-là, et durant plusieurs semaines par la suite. L'espresso de l'après-midi devint notre rituel, même si, pour sauvegarder les apparences, nous prétendions toujours qu'il s'agissait d'une coïncidence.

Puis un jour, après que j'eus mentionné mon amour des chapeaux, un paquet de chez Barneys fut livré par coursier. Il contenait un béret rigolo en gros-grain noir avec une carte qui disait : *Pour Marian, la seule fille de ma connaissance capable de le porter.*

Je composai en hâte le numéro de sa ligne directe trouvé dans l'annuaire de la chaîne, ravie qu'il décroche en personne.

– Merci !

– De rien, répondit-il avec ce que je devinai être un sourire dans sa voix.

– Je l'adore, dis-je, radieuse.

– Et la carte ? Fille, ça allait ? J'ai hésité entre « fille » et « femme ».

Le fait de se poser la question confirmait son intérêt – et sa vulnérabilité. Je craquai encore un peu plus.

– « Fille » me convient, *de votre part*, répondis-je. Et j'adore le béret. Je suis juste contente qu'il ne soit pas pourpre, plaisantai-je, faisant allusion à la chanson de Prince.

– Ou ne vienne pas d'une boutique de fripes, ajouta-t-il, pince-sans-rire. Même si j'adorerais vous voir avec. Et s'il faisait chaud...

Je ris en piquant un fard. Des papillons dans le ventre, je me demandai quand il allait m'inviter en bonne et due forme – le « si » n'entrait même pas en ligne de compte.

Trois jours plus tard, nous nous rendîmes à Los Angeles pour les Emmys, dans le jet de la chaîne. Bien que ma série n'ait pas été nominée, nous avions d'excellents retours, et jamais je n'avais été plus optimiste quant à ma carrière. Dans l'intervalle, Peter et moi faisons aussi parler de nous, et quelques rumeurs circulaient, semble-t-il, à cause de notre petit jeu de la pause-café. Mais nous restâmes très sages sur le tapis rouge, et encore plus lors des afters, jusqu'à ce que nous ne puissions plus tenir une seconde de plus, ni l'un ni l'autre. Il m'envoya un texto que j'ai sauvegardé sur mon iPhone : *Cette robe est époustouflante.*

Je souris, heureuse d'avoir non seulement fait des folies avec un modèle d'Alberta Ferretti, mais également d'avoir délaissé mon noir habituel pour le vert émeraude. Le rouge aux joues, je jetai un regard dans sa direction à la seconde où un nouveau message s'affichait : *Même si elle serait encore mieux par terre.*

Là, je devins carrément écarlate et secouai la tête, tandis qu'il envoyait un dernier texto : *Je promets de ne pas essayer*

d'en avoir le cœur net, si vous me retrouvez en haut, chambre 732.

Moins de dix minutes plus tard, nous étions dans sa chambre, enfin seuls, à nous sourire jusqu'aux oreilles. J'étais sûre qu'il m'embrasserait tout de suite, mais il fit preuve d'une retenue que je trouvais de plus en plus irrésistible, au fur et à mesure des flûtes de champagne que nous sirotions. Nous ne tardâmes pas à être gentiment pompettes, tandis que nous parlions de tout – situation dans l'audiovisuel, notre chaîne, ma série, dernières péripéties chez les acteurs et celles, tout aussi mouvementées, à la direction. Il me parla d'Aidan, son fils de treize ans, et de sa procédure de divorce en cours. Même si pour plaisanter il appelait son ex « la plaignante », il ne la présenta pas comme la coupable, une singularité appréciable par rapport à d'autres divorcés que j'avais eu l'occasion de fréquenter.

Nous évoquâmes nos voyages, nos villes et hôtels favoris avant de nous confier nos objectifs futurs, dans la vie comme dans nos carrières. Il y avait certaines différences entre nous – je préférais les Caraïbes ou des destinations plus urbaines et traditionnelles comme Rome ou Londres, quand lui adorait l'aventure exotique. Il avait, par exemple, traversé à vélo le Triangle d'or en Thaïlande et fait du trek sur les pentes du volcan Pacaya au Guatemala. Sur le plan professionnel, il avait pris davantage de risques, une stratégie payante bien entendu, alors que j'étais du genre à éviter les conflits et préférais m'en tenir à ce qui avait fait ses preuves, ne serait-ce qu'un peu. Pourtant, au fond, nous partageons une même sensibilité – la recherche convaincue de l'excellence, et la volonté de ne jamais se fixer, un amour inconditionnel pour New York, un certain conservatisme basé sur la philosophie du vivre et laisser vivre, sans se préoccuper des convictions politiques ou religieuses d'autrui. Il était séduisant, sûr de lui, intelligent, prévenant – jamais je n'avais été si proche de la perfection.

Puis, tandis que les premières lueurs rosées réveillaient le ciel de Californie, il me prit la main, m'attira sur ses genoux et m'embrassa comme je n'avais été embrassée depuis des années. Quelques minutes plus tard, nous nous souhaitions « bonne nuit », que nous corrigeâmes par « bonjour » en riant.

En quelques semaines, nous étions devenus un couple établi. Nous nous confiâmes même que nous n'avions plus envie de voir d'autres gens. Un soir, nous fûmes photographiés ensemble dans un restaurant et le cliché parut en vignette dans les brèves de *Page Six Magazine*, avec la légende « Relation passionnée au sommet : le président de chaîne Peter Standish avec la productrice Marian Caldwell ». Devant la déferlante d'appels d'amis et de connaissances qui avaient lu la presse, je feignis un mélange d'agacement amusé, mais en mon for intérieur, j'étais aux anges et conservai la précieuse coupure pour nos futurs enfants. Le conte de fées aurait semblé trop beau pour être vrai, si je n'avais été persuadée depuis toute petite que je finirais un jour par trouver un homme de cette envergure.

Peut-être ce conte est-il trop beau pour finir, me dis-je maintenant, glissant un coup d'œil discret vers Peter, au moment où nous bifurquons au coin de la rue, main dans la main. Si ça se trouve, notre relation a déjà atteint son point culminant et nous ne connaissons jamais mieux. Peut-être suis-je comme ces filles, après tout. Qui attendent en vain le prince charmant, ou se casent en désespoir de cause, ou un mélange des deux. La déception et une colère sourde montent en moi. Contre lui, mais plus encore contre moi, incapable que je suis d'accepter l'indéniable vérité : lorsque l'élu de mon cœur évite un sujet, c'est en général pour une bonne raison.

– Je crois que je vais rentrer, dis-je après un silence prolongé, espérant ne donner ni l'impression de m'apitoyer sur mon sort ni de tomber dans la manipulation, deux cartes à

tous les coups perdantes dans un couple – surtout avec un homme comme Peter.

– Sérieux ? demande-t-il avec dans la voix une trace de capitulation, au lieu de la protestation vigoureuse que j'espérais.

Il est toujours si maître de lui, si mesuré. Et bien que j'apprécie d'ordinaire cette qualité, ce soir elle m'horripile. Il s'arrête brusquement, se tourne vers moi et, prenant mes mains dans les siennes, m'interroge du regard.

– Oui. Je suis vraiment fatiguée, mens-je, libérant mes mains.

– Marian, s'il te plaît, pas ce jeu-là, proteste-t-il sans conviction.

– Je ne joue pas, Peter. J'essayais juste d'avoir une conversation avec toi...

– Très bien, soupire-t-il, à la limite de lever les yeux au ciel. Ayons donc cette conversation.

Je ravale mon amour-propre en berne.

– D'accord, je réponds, toute petite soudain. Eh bien... peux-tu t'imaginer te remarier ? Ou avoir un autre enfant ?

Nouveau soupir. Il va pour parler, se ravise. Fait une nouvelle tentative.

– Rien ne manque à ma vie, si c'est ce que tu veux savoir. J'ai Aidan. Je t'ai. J'ai mon travail. La vie est belle. Vraiment belle. Mais je t'aime, Marian. Je t'adore. Tu le sais.

J'attends davantage, songeant avec quelle facilité il m'aurait apaisée avec une vague promesse du genre *je ne sais pas ce que me réserve l'avenir, mais je te vois dans ma vie, c'est sûr*. Ou : *je ne veux que ton bonheur*. Ou même : *je n'exclus rien*. Bref, quelque chose. N'importe quoi.

À la place, j'ai droit à un regard impuissant, juste au moment où deux taxis font leur apparition, l'un derrière l'autre, une coïncidence à laquelle j'impute toutes sortes de significations. Je hèle le premier et m'arrache un sourire pincé.

– On en reparle demain, d'accord ? je tente, dans un ultime effort pour sauver les vestiges de mon image de femme forte et indépendante, tout en me demandant si ce n'est pas qu'une image.

Il acquiesce, et j'accepte un baiser qui claque en staccato sur ma joue. Puis je me glisse sur la banquette et ferme la portière, veillant à ne pas la claquer, ni à croiser son regard quand le taxi démarre en direction de l'Upper East Side où se trouve mon appartement.

Une demi-heure plus tard, en pyjama de flanelle – le plus vieux et douillet de ma garde-robe – je m'apitoie sans retenue sur mon sort, quand l'interphone sonne.

Peter.

Mon cœur fait un bond de soulagement mêlé de honte. Comme grisée, je me précipite dans mon vestibule, inspire un grand coup et enfonce le bouton d'ouverture, les yeux rivés sur la porte, tel Champ', le labrador de mon enfance, guettant le passage du facteur. Je nous imagine déjà, Peter et moi. Nous allons nous réconcilier, faire l'amour, peut-être même des projets. Je n'ai nul besoin d'une bague ou d'une promesse d'enfant, tant que je sais qu'il partage mes sentiments. Qu'il nous voit vivre ensemble. Qu'il ne peut nous imaginer l'un sans l'autre. Je me dis que cela n'a rien à voir avec se caser – c'est tout le contraire. C'est un acte d'amour.

Cependant, quelques secondes plus tard, ce n'est pas Peter que je découvre sur le pas de ma porte, mais une jeune fille aux traits anguleux, au visage étroit avec un petit menton pointu. Elle est menue, pâle et plutôt jolie, ou du moins elle le deviendra d'ici quelques années. Elle a la tenue typique d'une adolescente, jusqu'à son sac à dos trop grand et à son pendentif en forme de signe de paix, mais à son attitude posée, je devine qu'elle ne fait pas partie des moutons. S'est-elle égarée, s'est-elle trompée d'appartement ou fait-elle du colportage ?

– Bonsoir, dis-je, que puis-je pour vous ?

Elle s'éclaircit la gorge et se balance d'un pied sur l'autre.

– Êtes-vous Marian Caldwell ? me demande-t-elle d'une voix timide, un peu râpeuse.

– Oui...

– Je m'appelle Kirby Rose, finit-elle par dire, coinçant ses longs cheveux blond foncé derrière ses oreilles légèrement surdimensionnées, ou plutôt un peu trop décollées, un désagrément que, pauvre de moi, je ne connais que trop bien.

Elle baisse les yeux sur ses bottines noires éraflées. Quand son regard croise de nouveau le mien, je remarque leur couleur originale – un beau gris-bleu cerné de noir – et à cet instant, le déclic se fait.

Je *sais* qui elle est et pourquoi elle est venue.

– Es-tu... ?

J'ai beau essayer de finir ma phrase, je suis incapable de respirer, et encore moins de parler.

Le menton tremblant, elle m'adresse un signe de tête imperceptible, puis essuie ses paumes sur son jean élimé au genou gauche.

Je reste pétrifiée, anticipant les paroles que j'ai imaginées tant de fois, que je redoute, qui hantent mes nuits depuis dix-huit ans. Puis, juste au moment où je pense que mon cœur va exploser, elle finit par les prononcer :

Je crois que vous êtes ma mère.

2

14 juillet 1995

C'était la journée la plus chaude jamais enregistrée dans les annales de Chicago. Le mercure avait dépassé les 41 degrés, la chaleur ressentie culminant même à 49, un record encore inégalé aujourd'hui, dix-huit ans plus tard. La canicule monopolisait les conversations et, avec ses sept cent cinquante victimes, éclipsa dans les médias la crise du désarmement iranien, la guerre en Bosnie et le dernier concert des Grateful Dead à Soldier Field – tout au moins sur B96, mon unique source d'information à l'époque.

Ce matin torride, tandis que je me prélassais au bord de notre piscine dans le Bikini blanc à nouettes que j'avais commandé dans le catalogue Victoria's Secret, je réglai ma radio sur le Kevin & JoBo Show et les écoutai délirer sur les trucs dingues que font les gens sous l'effet de la chaleur, du genre tomber amoureux, commettre des crimes, courir nus dans les rues. Ils plaisantaient, bien sûr, à la manière des DJ, mais avec le recul, je suis persuadée que la température eut sa part de responsabilité dans ce qui arriva le soir même chez ma meilleure amie Janie. L'histoire aurait pris un tout autre tour à une autre saison, ou même par une journée d'été ordinaire.

D'autres facteurs entrèrent en ligne de compte, bien sûr. L'alcool, d'abord, numéro un incontesté des coupables

désignés, plus précisément les quatre panachés au Boone's Farm à la fraise que j'avais ingurgités sur un estomac vide. Ajoutez à la mixture l'intensité des émotions de cet été doux-amer, pris en sandwich entre la fin du lycée et le restant de ma vie, l'ennui monumental que m'inspirait ma ville natale, plus un trait de malchance – selon moi, en tout cas. Et, bien entendu, l'ingrédient principal, Conrad Knight en personne.

De près et dans la vraie vie, Conrad n'était pas mon genre. Mais de loin et en imagination, il était à peu près celui de n'importe quelle fille, et je n'étais pas du tout insensible à ses yeux gris-bleu charmeurs, à ses cheveux bruns mi-longs et ses pommettes hautes – « épiques », comme disait Janie, des années avant que le mot ne devienne à la mode. Il avait un air énigmatique, limite inquiétant, une image que certains essayaient de cultiver, mais seul Conrad semblait y parvenir naturellement. Il avait un tatouage sur l'avant-bras – selon la rumeur, les initiales de sa mère avec la date de son décès dans un accident de voiture. Il fumait des cigarettes roulées, conduisait une vieille Mustang noire et chantait dans un groupe de rock qui répétait dans un garage au centre-ville. Plusieurs filles, qui étaient allées le voir en concert avec de fausses cartes d'identité, comparaient sa voix à celle d'Eddie Vedder, jurant qu'il deviendrait célèbre un jour. Son père, un acteur à la retraite, vedette d'un soap aujourd'hui disparu et d'une publicité pour Tums toujours diffusée, retournait à L.A. par intermittence pour des auditions et emmenait Conrad avec lui sur de longues périodes. Malgré ses absences à l'école et des résultats inégaux, il paraissait intelligent, avec une certaine expérience de la vie ; ou tout au moins arborait-il une profonde indifférence envers l'ordre social du lycée, ce qui lui conférait une aura de sophistication. Bref, il ne ressemblait pas du tout aux sportifs gentils avec lesquels j'étais sortie durant ces années-là – ni à moi, d'ailleurs – sans pour autant

être dans le conflit ouvert style guerre des bandes. Nos chemins ne s'étaient jamais vraiment croisés, voilà tout. Nous nous disions bonjour à l'occasion dans les couloirs, mais n'avions jamais eu de conversation digne de ce nom depuis l'école primaire.

– Marian Caldwell, déclara Conrad, quand je tombai sur lui dans le jardin de Janie.

Le bruit s'était répandu que les parents de mon amie n'étaient pas en ville, et du coup, la moitié de Glencoe était venue à la fête. Malgré son visage impassible, une lueur dans son regard me disait que nous étions sur le point d'avoir un échange significatif.

– Salut, Conrad, répondis-je, me déhanchant d'un air emprunté sur les trémolos de Sarah McLachlan dans *I Will Remember You*, qui jaillissaient du Ghetto-Blaster à la fenêtre de la chambre de Janie au premier.

Il me gratifia d'un demi-sourire, puis, comme s'il reprenait une longue conversation dans laquelle nous aurions été engagés, prononça ces mots sibyllins qui ne cesseraient de me tarauder par la suite, toutes ces années. *Tu auras beau courir, tu ne pourras pas te cacher.*

Tandis qu'il buvait une gorgée de sa canette de Dr Pepper, je notai le voile de barbe qui ombrait ses joues et inhalai le parfum de sa peau – un mélange de cèdre, de sel et d'Eternity, de Calvin Klein.

– Courir ? Me cacher ? Qu'est-ce que tu racontes ? Et puis d'abord, que fais-tu à cette fête ?

Au souvenir de cette question, il me prend encore l'envie de rentrer sous terre. Autant lui sortir carrément « une fête réservée aux élèves populaires », groupe dont j'étais un pilier indéfectible, comme nous le savions l'un et l'autre.

– Je te cherchais, répondit-il avec un regard aussi volcanique que pouvaient l'être des yeux clairs.

Je jetai un coup d'œil à la ronde, supposant qu'il plaisantait et m'attendant à ce que ses potes musiciens ou sa copine

reviennent des toilettes. Je n'avais jamais vu cette fille – elle fréquentait un autre lycée – mais Janie les avait aperçus une fois ensemble au centre commercial. Le portrait craché de Kate Moss, m'avait-elle assuré, jusqu'à son haut style bohémien sur une longue jupe à fleurs et des Birkenstock.

– Eh bien, tu m'as trouvée, on dirait, répondis-je en riant.

Plus audacieuse qu'à mon habitude, j'effleurai son avant-bras, juste sur les chiffres à l'encre noire, telle une inscription en braille sur sa peau, réalisant que non seulement il était seul, mais parfaitement sobre.

– Alors ? Comment ça va depuis six ans ? me demanda-t-il, faisant mine de consulter une montre imaginaire à son poignet.

– Six ans ? m'étonnai-je avant de lui rappeler que nous avions fréquenté les mêmes établissements depuis le CM1.

– Depuis la dernière fois que nous nous sommes parlé, précisa-t-il, passant une main dans ses cheveux plus ondulés que d'ordinaire, à cause de l'humidité si dense que j'avais l'impression de barboter dans une piscine. Je veux dire, *vraiment* parlé. C'était dans le bus, au retour de la sortie scolaire.

– Au Shedd, approuvai-je avec un hochement de tête, me souvenant de cette visite à l'aquarium en sixième – et surtout du trajet de retour jusqu'à l'école.

Conrad sourit, et l'espace d'un instant abandonna son attitude cool. Il donnait l'impression d'avoir à nouveau douze ans, ce que je lui fis remarquer.

Son sourire s'élargit.

– Tu m'as donné la moitié de ton Twix, et tu m'as dit que tu voulais devenir biologiste marine.

Je ris, les yeux au ciel.

– Mouais... j'ai changé d'idée.

– Je sais. D'abord la fac du Michigan, ensuite une école de cinéma, puis L.A. ou New York où tu feras de grandes choses qui te rendront célèbre. La nouvelle Nora Ephron

ou... je sèche – ça doit être la seule réalisatrice que je connaisse.

Je le dévisageai d'un air surpris jusqu'à ce qu'il me révèle sa source, qui n'avait rien d'un mystère.

– L'annuaire du lycée, tu te souviens ? « Mes projets pour l'avenir », ajouta-t-il, dessinant des guillemets en l'air, se moquant manifestement de cette tradition.

– C'est vrai, dis-je, songeant qu'il devait aussi savoir que j'avais été élue « élève avec les meilleures chances de réussite » – tout comme j'avais conscience qu'il avait remporté les suffrages des « plus beaux yeux ».

– Et toi, c'est quoi, tes projets ? lui retournai-je.

Mon petit doigt me disait qu'il avait dû laisser le questionnaire de l'annuaire vierge, jusqu'à ce que sa réponse me revienne en mémoire. Elle tenait en trois mots : *ME TIRER D'ICI*.

Je lui demandai ce qu'il voulait dire.

– Juste me tirer d'ici, répondit-il.

– Rien de plus... précis ?

Je pensais bien sûr aux études supérieures qui, dans mon esprit et celui de mon cercle d'amis, allaient tout simplement de soi.

– Non.

Il vida son Dr Pepper, écrasa la canette d'une main et la lança dans une poubelle proche.

– À part t'embrasser ce soir. Et sans doute aussi demain soir. Et si tu n'y prends garde... peut-être même celui d'après.

Un frisson parcourut mon dos dégoulinant de transpiration et je décidai de le laisser faire. Ou plutôt, je m'avouai à moi-même que je serais incapable de dire non. Mais je feignis un sang-froid à toute épreuve et réajustai ma queue-de-cheval blonde toute raplapla – effet de l'humidité sur mes longs cheveux raides.

– Et en quel honneur ferais-tu un truc pareil ? demandai-je avec un regard faussement timide, le cœur battant à tout rompre.

– Parce que tu me plais bien.

L'expression avait un côté gamin, mais dans sa bouche, elle semblait tout le contraire.

– Depuis quand ? m'enquis-je, la voix plus ferme que mes genoux.

– Depuis... tout le temps. Depuis le premier jour.

Il avait répondu d'un ton neutre, comme s'il m'informait d'une banalité telle que l'heure ou la température – qui devait encore dépasser les quarante degrés, la tombée de la nuit ne contribuant en rien à atténuer la chaleur suffocante. Le catalogue de souvenirs qu'il m'avait ensuite débité finit de chasser le doute qui subsistait encore quant à sa sincérité, sinon ses motivations : l'emplacement de mon casier ces quatre dernières années ; la cicatrice sur mon genou gauche qu'il observait chaque fois que je venais en jupe à l'école ; la robe pourpre que je portais au bal du lycée, avec des escarpins en soie de la même couleur.

– Je ne me souviens pas que tu sois venu à un seul bal, fis-je remarquer, le souffle coupé.

Ses yeux transpercèrent les miens.

– Exact. J'ai vu la photo dans le casier de l'autre zig, machin-chose...

Je soutins son regard. Cette photo, je l'avais scotchée dans le casier de mon petit copain, juste au-dessus d'un poster énervant de Rebecca Romijn et Angie Everhart, qui se prélassaient sur la plage dans l'édition maillots de bain du *Sports Illustrated*.

– Todd.

Il leva les yeux au ciel.

– Ouais, lui.

– On a rompu.

– Je sais. Il était temps.

– Et ta copine ?

– On a rompu aussi, répondit-il. Quelle coïncidence !

Il fit un pas vers moi et nous dansâmes un slow sur Sade, sa main contre mon dos, son souffle dans mon oreille. Une odeur caractéristique de marijuana flottait jusqu'à nos narines. Quelques minutes plus tard, sous de nombreux regards, nous nous repliâmes à l'intérieur et nous installâmes sur le canapé en tweed du séjour, nichés dans l'angle. Tout autour de nous tourbillonnaient des corps en sueur. Pendant plus d'une heure, nous eûmes une conversation qui, sous un abord désinvolte, semblait lourde de sens. Il y avait de l'électricité entre nous, une impression de découverte toute fraîche encore, mais aussi une étonnante familiarité – sans doute parce que nous avons grandi côte à côte en nous croisant jour après jour dans les couloirs. Je me surpris à me demander pourquoi nous n'avions jamais bavardé ainsi auparavant, pourtant, je savais exactement pourquoi.

– Et si on se trouvait un coin plus tranquille ? proposa-t-il plus tard, après le premier creux dans notre conversation.

Je hochai la tête et l'entraînai dans le vestibule, puis à l'étage, dans la chambre des parents de Janie au fond du couloir, ignorant l'impérieux INTERDIT D'ENTRER !!! qu'elle avait placardé sur la porte. Sans un mot, nerveux l'un comme l'autre et pourtant résolu, nous prîmes soin de tourner la clé dans la serrure et nous embrassâmes en nous déshabillant avant de nous glisser sous les couvertures du grand lit à colonnes. Un moment donné, il récupéra son jean par terre et prit son portefeuille dans la poche arrière. Je sus ce qu'il faisait avant qu'il ne sorte le petit sachet carré métallisé à tâtons dans le noir. Je fermai les yeux, laissant les choses suivre leur cours. Je l'attendais. Le désirais.

Ce qu'il advint ensuite était prévisible, sauf que ce n'est jamais complètement prévisible quand cela vous arrive pour la première fois après des tas de refus. Je pensai à toutes les fois où j'en avais été tout près avec Todd, essayant de com-